



REGARDS CROISÉS

Un théâtre d'intervention sur le parcours vécu par les familles immigrantes lors de leur intégration à la société québécoise. 10 monologues touchants et bouleversants recueillis dans les communautés sherbrookoises.

TEXTE : MARIE-CLAIRE AKAMENDO-BITA | MUSIQUE ET MISE EN SCÈNE : IAN FOURNIER

CONCEPTION D'ÉCLAIRAGES : MARIO HACHÉ

PHOTOS : JEAN-MICHEL NAUD | GRAPHISME : NÁTALI DE MELLO

AVEC : SIE POVEDA VELASQUEZ, CHARPHADINE NAGOMBE et MARIE-CLAIRE AKAMENDO-BITA



RECUEIL DES MONOLOGUES DU SPECTACLE

MARIE-CLAIRE AKAMENDO-BITA

AVANT-PROPOS

La pièce *Regards croisés* présente une série de 10 monologues inspirés de récits de vie de familles immigrantes résidant à Sherbrooke. La rédaction des monologues a d'abord été soutenue par la Ville de Sherbrooke dans le cadre du programme *Collectivités accueillantes* en 2021. Ces monologues ont permis à des familles immigrantes de mettre en lumière les défis intergénérationnels qu'elles ont rencontrés au cours de leur processus migratoire. La pièce a été présentée pour une première lecture publique le 26 mars 2022, suivie d'une discussion sur les moyens de favoriser l'intégration des familles immigrantes avec le public. Ce texte aborde des sujets émotionnels pouvant susciter des réactions. Les monologues découlent d'une pièce de théâtre, dans un cadre précis, ce sont des réflexions qui proviennent de faits vécus.

Le soutien du ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration a permis la publication et la mise en scène de la pièce qui a été présentée dans les différents Centres culturels d'arrondissement de la Ville

de Sherbrooke entre le mois de juin et le mois de novembre 2023.

Ces monologues à la fois touchants et bouleversants racontent les parcours de vie réels de parents et d'enfants qui ont immigré au Québec pour reconstruire leur vie. Certains des témoignages racontent l'histoire de réfugiés qui ont vécu des traumatismes de guerre, d'autres, des familles qui ont choisi d'immigrer au Québec en quête de sécurité et de prospérité. Tous ces récits ont cependant en commun de mettre en lumière le fossé qui peut se créer entre les parents et les enfants dans le cadre de leur adaptation à une nouvelle culture.

L'idée de cette pièce est de mettre en lumière des expériences vécues et des points de vue souvent insoupçonnés qui parfois peuvent paraître controversés, mais qui contribuent au dialogue interculturel, un aspect essentiel du modèle québécois de vivre-ensemble, l'interculturalisme. Le rapprochement et les échanges interculturels sont un moyen privilégié pour approfondir la compréhension mutuelle entre les Québécoises et Québécois

de toutes origines et pour favoriser le développement de relations interculturelles harmonieuses.

Chaque personne étant unique, les processus d'intégration à la société d'accueil des personnes immigrantes sont diversifiés. Souvent, elles doivent fournir des efforts importants d'adaptation, par exemple, pour apprendre le français, adopter de nouveaux repères sociaux et mettre à contribution leurs compétences au travail.

Les couples, les familles, les parents et les enfants qui s'installent au Québec et qui cheminent dans le développement de leurs nouveaux repères socioculturels peuvent rencontrer des défis selon différents facteurs, comme leurs expériences passées et les repères qui prévalaient dans leur pays d'origine. Il arrive que ces défis concernent des principes ou des valeurs qui s'expriment différemment d'une société à l'autre, comme les relations parents-enfants, les pratiques éducatives, les droits et les obligations parentales, le système d'éducation et de protection de l'enfance, etc.

En plus de mettre en lumière ces défis, la série de monologues raconte des histoires de courage, de persévérance, de rupture et de réconciliation porteuses d'espoir.

Nous espérons que cette série de monologues soit présentée à différents publics dans l'objectif de favoriser l'ouverture envers les familles immigrantes et le dialogue interculturel au Québec.

Nous remercions Mme Anta Niang, chercheuse d'établissement à l'Institut universitaire de première ligne en santé et services sociaux et Mme Julie Noël, professeure associée à l'École de travail social de l'Université de Sherbrooke pour leurs conseils et leur collaboration tout au long du projet.

Catherine Larouche, directrice générale du café Baobab et coordonnatrice du projet *Regards croisés*.





TEXTES

I M. ORIGINAIRE DU LIBÉRIA. CINQ ENFANTS.

1992. J'ai 11 ans lorsque la guerre civile commence dans mon pays, le Libéria. Mon oncle, qui m'a recueilli après la mort accidentelle de mes parents, est tué sous mes yeux. Je reçois plusieurs coups de couteau alors que je sanglote sur son corps. C'est par miracle que j'ai la vie sauve. Je suis un groupe de personnes qui fuit. À un barrage, une femme est égorgée devant nous. Je m'attache à une mère de famille qui a quatre jeunes enfants. Je l'aide à s'en occuper. Nous errons quatre ans dans la forêt, pendant que les combats entre les milices et les militaires font rage en ville. Nous nous retrouvons en Côte d'Ivoire où je survise en travaillant comme domestique et en faisant de la coiffure. Je dors dans des voitures. En l'an 2000, quand je m'inscris au Haut-commissariat pour les réfugiées, je ne sais ni lire, ni écrire, ni compter l'argent. Je tombe enceinte pour la première fois à 15 ans.

En 2001, la Côte d'Ivoire à son tour entre dans une guerre civile. Un cocktail qui a

pour ingrédients, la douloureuse transition vers la démocratie avec la naissance de plusieurs partis politiques, la xénophobie, les tentatives et les coups d'État militaires. Un climat d'insécurité règne sur tout le pays. Boucs émissaires, nous sommes persécutés en tant qu'étrangers. Nous devons à nouveau fuir vers le Libéria où la paix est revenue, pour finalement revenir en Côte d'Ivoire. J'épouse un Ivoirien. Nous avons 3 autres enfants. Lors de ma dernière grossesse, je perds mon bébé terrorisé par des rebelles qui menacent de tuer mon mari devant mes enfants et moi. Ce n'est que 5 jours plus tard que j'ai été opérée, entretemps nous tentons de réunir l'équivalent de 500 \$ exigé pour une césarienne.

En 2005, alors que nous ne nous y attendons plus, nous sommes informés un matin ordinaire que nous partons dans une semaine pour le Canada. Nous sommes partagées entre l'excitation et la tristesse, car mon mari, qui n'est pas un réfugié, ne vient pas avec

nous. Mes cinq enfants et moi nous arrivons à Sherbrooke, via Montréal. Nous sommes accueillis par le Service d'aide aux Néo-Canadiens. Les enfants sont inscrits à l'école, moi je vais en francisation. Mère monoparentale, tout de suite, je suis dépassée par l'encadrement des enfants. Je ne comprends rien au système. Je parle mal le français, je ne sais pas lire. Les deux garçons sont tout le temps partis, je ne sais où.

J'ai une relation très difficile avec ma fille aînée qui, en pleine crise d'adolescence, n'accepte pas la moindre remarque. À plusieurs reprises, elle appelle la police pour se plaindre de maltraitance. Ma fille est victime d'agression sexuelle. Nous entrons dans un véritable tsunami : procès, menace de retrait de mes jeunes enfants par la Direction de la protection de la jeunesse qui soutient que je n'ai pas été capable de protéger ma fille. Je suis mise au ban par une partie de ma communauté qui me reproche d'avoir fait accuser le coupable qui n'était autre que mon compagnon.

Entre-temps, mon fils aîné se trouve aux prises avec la justice. Les gens ont commencé à dire que je paye pour avoir dénoncé un innocent. Certains nous évitent en disant que notre famille est maudite. Je passe des moments difficiles. Je me demande ce que j'ai fait de mal. Pourquoi le sort s'acharne-t-il sur moi ? Ma propre communauté est la plus dure. On me traite de tous les noms. Seul l'amour de mes enfants et surtout de celui qui est en prison me donne la force de supporter cette dure épreuve.

Aujourd'hui, la vie suit son cours. Je travaille à payer les dettes qui se sont accumulées ; mon fils est toujours en prison, son frère et sa sœur ont fondé leurs familles ; les deux derniers enfants poursuivent une scolarité sans histoire. Je veille sur eux comme on surveille le lait sur le feu.



2 PÈRE BANGA. RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO.

Je m'appelle Banga Seke Seko, noble guerrier. Fils de Mbanga et de Nomo, une brave Ndaman (une brave mère). Je suis arrivé au Québec avec mes six enfants en 2005. Comment, sans avoir voulu émigrer, me suis-je retrouvé sur les berges de la rivière Saint-François au Québec, loin des terres de mes ancêtres? Même dans mes rêves les plus fous, je ne me suis jamais vu dans ces lieux. Oui, je connais l'histoire, la Première Guerre mondiale, la Société des Nations, la Deuxième Guerre, les révolutions à travers le monde, les dictatures d'après-guerre, la colonisation. Mais dans mon village au fin fond de la forêt

Je ne me sentais point concerné.

Puis sont arrivées les milices, rançonnant, violant, tuant et nous avons dû fuir pour nous installer dans un camp de réfugiés des années durant, à tuer le temps sans buts. Un jour nous avons pu partir, vers l'inconnu, un pays nordique. Je passe sur le froid mordant qui transperçait mes os. Moi qui étais génétiquement programmé pour la chaleur. Je passe sur les démarches administratives sans fin, pour faire de moi un citoyen, avec une nouvelle identité. Je passe sur les mets inconnus, si éloignés de mon régime préféré et de ma pitance du camp des réfugiés. Ne vous sentez pas blessée Terre d'accueil. Poutine, tourtière du Lac-Saint-Jean, pâté chinois sont sans doute délicieux. Mais pour mes papilles, des feuilles de manioc (fumbwa) accompagnées d'un morceau de lièvre, il n'y a pas mieux! Je ne crache pas dans la soupe québécoise.

Je l'aime la soupe servie. De beaux et nombreux programmes, les allocations familiales, la francisation, l'accès aux soins de santé et par-dessus tout, la sécurité, la paix

et un avenir pour nos enfants. Nos enfants, nous les aimons. Pour eux nous avons serré les dents alors que nous voulions hurler. Ralenti alors que nous devons courir. Subis les pires humiliations. Apprit une langue dont la sonorité nous était inconnue. La plasticité de nos cerveaux avait diminué et nos facultés cognitives aussi. Nos enfants! Source de motivation, porteurs d'espoir, voilà que vous êtes devenus une menace pour nous. Une épée de Damoclès! Nous vous aimons, nous ne vous voulons pas de mal. Vous êtes notre raison d'être!



3 ANYA. SYRIE.

En 2011, lorsque les conflits commencent dans notre pays, la Syrie, nous habitons Alep. C'est une ville industrielle et un important centre financier. Mon père travaille dans une banque. Nous habitons une belle maison dans la banlieue, mes parents, mes trois frères et moi. Ma mère, qui ne travaille pas, prend soin de la maison, aidée par deux employées. Je vais dans une école privée. Lorsque les troubles commencent, nous continuons à vivre comme auparavant. Mes parents nous interdisent de regarder la télévision. À l'école, nous parlons de la guerre à mots couverts.

Un jour, c'est un lundi, je m'en souviens. Alors que nous revenons de l'école, ma mère nous accueille en larmes et nous annonce que mon père a été tué et que nous devons partir. Pourquoi, que s'est-il passé? Je ne peux rien vous dire, répond-elle. Fais ta valise et mets seulement l'essentiel. L'essentiel? Tout pour moi est important. Je suis sous le choc. Rien ne nous avait préparés à ce qui nous arrive. Nous allons au Liban où ma mère a de la famille. La vie est différente de celle que nous avons connue. Nous devons partager deux chambres alors qu'en Syrie chacun avait sa chambre. La nourriture est différente et nous ne mangeons pas à notre faim. Ma mère nous inscrit à l'école publique. Il faut s'y rendre en autobus. Un jour, nous apprenons que nous allons partir au Canada. Les mots ne peuvent traduire ce que j'ai ressenti. Je suis contente de quitter le Liban, j'y déteste tout. Le voyage en avion et l'installation se déroulent comme dans un film. Ma mère a du mal à nous faire tenir tranquilles. Le Service d'aide aux Néo-Canadiens et la Communauté syrienne de Sherbrooke nous accompagnent. L'intégration à l'école n'est pas très difficile. Nous avons appris à parler français en Syrie et pendant notre séjour au Liban.

Dans ma classe, il y a un camarade québécois qui me regarde souvent. Il me sourit mais je fais semblant de ne pas le voir. Un jour, il m'adresse la parole et je lui réponds. Nous nous parlons tous les jours pendant la récréation. Il m'aide à faire les devoirs. Un jour, mon frère, mon cadet de 2 ans, me dit qu'il ne veut plus me voir avec ce garçon. Je lui dis de s'occuper de ses affaires mais Salim rapporte à ma mère que je fréquente un garçon. Ma mère se met en colère et m'intime l'ordre de ne plus lui parler. Pour la première fois, je réponds à ma mère. Je lui ai dit que je continuerai à voir mon camarade, car nous ne faisons rien de mal. Chaque jour, elle revient sur le sujet. Le climat à la maison est tendu. Mon frère me surveille à l'école. Finalement, je me suis séparée de ce garçon. Afin d'avoir la paix, je ne lui ai plus adressé la parole. Mais je ne l'ai jamais oublié. J'ai été en froid pendant longtemps avec ma mère. Encore aujourd'hui, je ne comprends pas pourquoi on m'interdisait de fraterniser avec mon ami. En discutant avec ma mère : elle m'a dit que, pour elle, cela ne se fait pas d'une fille de bonne famille de parler avec un garçon qui ne lui est pas parenté.



4 MARIA. 24 ANS. COLOMBIENNE.

Je suis arrivé au Canada quand j'avais 16 ans. En Colombie, mes parents habitaient en campagne. Ils nous avaient placé ma sœur et moi chez des parents qui résidaient en ville. À cause de la guerre des gangs qui faisait rage dans les villages, mes parents s'étaient réfugiés en Équateur comme des milliers de personnes qui fuyaient les violences. La Colombie, à cette époque, était un bouillon effervescent de violence : l'état affaibli qui n'arrivait plus à établir son autorité, miné par la corruption, était confronté au pouvoir des milices, de la guérilla et des cartels de drogues. Les populations étaient prises sous les feux croisés. Un grand nombre trouvaient refuge dans les pays voisins où les organisations humanitaires coordonnaient l'immigration vers les pays nordiques.

Ma sœur et moi avons rejoint nos parents en Équateur et nous sommes partis avec eux



pour le Canada. Inutile de dire que, pour nous, le Canada était comme le paradis. Nous avons commencé l'école pendant que mes parents allaient en francisation. Les conflits ont commencé aussitôt. Du haut de mes 16 ans, j'étais complètement déchainée. Je sortais tout le temps, je consommais de l'alcool et je séchais les cours. J'étais régulièrement suspendue de l'école et, bien entendu, cela faisait mon affaire. Je répondais avec insolence aux remontrances de mes parents. Je ne voyais pas comment ils pouvaient me demander d'aller à l'école, eux qui n'y avaient jamais mis les pieds. Je me disais que j'aurais tout le temps de faire des études plus tard. Ils peinaient en francisation, ce qui signifiait pour moi qu'ils n'étaient pas très malins. À l'école, on nous avait dit que nous avions des droits et que nous ne devions pas accepter de mauvais traitements de la part de nos parents. Un autre point d'achoppement était les allocations parentales. On nous avait dit que cet argent nous revenait. Toutes les fins de mois, c'était la bagarre. Je voulais mon argent.

Puis, le jour où j'ai échoué mon cours de français et que j'ai redoublé mon secondaire 3, la prise de conscience s'est faite toute seule. Le cœur lourd, j'ai vu mes camarades graduer. À ce moment-là, j'ai décidé d'arrêter de faire la fête et de me consacrer à mes études. J'ai réalisé l'ampleur de la situation et j'ai demandé pardon à mes parents, surtout à ma mère. Aujourd'hui je travaille, je suis en couple et mon conjoint et moi, nous nous apprêtons à acheter notre première maison. Quand je repense à cette époque, je ne suis pas très fière de moi. J'ai compris que ce n'était pas facile pour les parents et j'aimerais dire aux jeunes de prendre les études au sérieux et d'écouter les parents.



5 KLÉBER. CAMEROUN. 2007.

Ma mère, mes trois frères et moi sommes arrivés au Canada en 2007 en provenance du Cameroun. J'avais 5 ans. Titulaire d'une bourse, mon père, étudiant à l'Université Laval, résidait au Canada depuis 3 ans. Il avait entrepris des démarches pour une résidence permanente et un regroupement familial qui avaient abouti. Au Cameroun, ma mère travaillait comme formatrice dans un centre de promotion de la femme. Mes deux frères et moi allions à l'école anglophone. On faisait partie de la classe moyenne et vivait de façon convenable, sans être riches. Notre intégration au Québec s'est passée sans problèmes. On travaillait bien à l'école et notre passion était le soccer. On participait tous les ans aux championnats des Verts de Sherbrooke. L'un de mes frères jouait aussi au hockey et il était plutôt bon pour quelqu'un qui avait découvert la neige à 8 ans.

La vie en famille était bien organisée même si mes parents n'étaient pas toujours d'accord sur un certain nombre de sujets. J'avais certains troubles d'apprentissage, mais mes parents refusaient d'en faire un problème et de demander de l'aide. Au secondaire, je voulais être un joueur professionnel de basket et ma mère m'a inscrite dans une école privée. J'avais une heure et demie de pratique, trois matins par semaine avant les cours. C'était très difficile, mais je tenais bon.

Je suis devenu ami avec un garçon de mon ancienne école. Il consommait de la drogue et je l'ai imité. La situation à la maison s'est détériorée et j'ai terminé l'année scolaire sur les genoux. L'année suivante, je suis retournée à mon ancienne école, car ma mère était incapable de payer la lourde scolarité. Mon ami aussi y est revenu, mais dès le début de l'année, il a arrêté d'aller à

l'école. Je continuais à y aller quand même, mais à un moment, moi aussi j'ai arrêté. Mes parents ont tenté, avec l'aide de l'école, de me faire changer d'avis, mais sans résultats. J'avais alors 18 ans et les relations avec mes parents étaient au plus mal. J'ai quitté la maison familiale où je revenais quand même de temps à autre. C'est là que, pour faire une histoire courte, j'ai essayé une drogue dure et je me suis retrouvé à l'hôpital. Mes parents ont pu obtenir d'un juge que je sois soigné malgré moi et heureusement pour moi. La police et les ambulanciers m'ont embarqué un après-midi.

Aujourd'hui je prends de la médication et je me suis inscrit à l'école du Goéland pour terminer mon secondaire 5. Après ce parcours difficile, je me suis réconcilié avec mes parents et je suis revenu à la maison. Je commence prochainement des études au Cégep et j'aimerais devenir graphiste.



6 LA MÈRE.

Oui je suis inquiète, je te veux à l'école, le plus longtemps vers des sommets que je n'ai pu atteindre. Car vois-tu, je ne te laisserai ni maison, ni compte en banque, ni actifs, ni portefeuille. Je ne peux que contribuer à te léguer cet héritage convertible partout : l'instruction, car comme l'a dit William Sinclair, l'éducation est une richesse qui vous accompagne tout au long de votre existence.

Je suis ta mère. Pendant 9 mois, nous avons partagé la même vie. Du souci, je m'en suis fait dès cet instant où tu es devenu une partie de moi. Dès le moment où tu as poussé ton premier cri, je m'en suis encore fait. As-tu faim ? As-tu froid ? As-tu chaud ? Je t'ai protégé tout au long de ton enfance et dans les épreuves qui nous ont amenés sous ces cieux. Je t'ai vu t'éloigner. Avec mépris me traiter. Balayer du revers mes conseils que tu disais d'un autre monde. Vois-tu, mon enfant, il n'y a rien ou presque de nouveau sous le soleil. Les mêmes causes vont toujours produire les mêmes effets. On récolte ce que l'on sème. Comme on fait son lit, on se couche.

Ces mets que j'aime, que j'aimerais mijoter pour toi, tu ne les aimes plus. Foutou, gombô, attieké. Tu me parles de pizza, lasagne, poutine que je ne sais point cuisiner. Ma fille, pour nous, cette nouvelle vie, je veux la comprendre. Mes jugements, suspendre. Contre les risques, te défendre. Tout savoir, ne point prétendre. Le dialogue, reprendre et pour notre bien, entreprendre.



7 JOSEPH. LIBÉRIA.

Mon fils, tu vis dans une famille d'accueil depuis 2 ans. Tu as quinze ans. Cinq ans de plus que l'âge que j'avais lorsque je suis arrivé avec un groupe de personne que je ne connaissais pas, dans un pays que je ne connaissais pas : la Sierra Leone. On fuyait la guerre civile au Libéria. Toutes les deux semaines, tu viens nous rendre visite et à chaque fois, lorsque tu repars dans ta famille d'accueil, ton départ me déchire le cœur. Le même âge, mais deux destins, deux réalités opposées. À ton âge je mendiais la nourriture, dormant dans les rues. J'aurais donné tout pour un morceau de viande entre deux tranches de pain avec des rondelles d'oignons et de la tomate en purée. J'aurais donné tout pour un beau vêtement, ma bobette tenait grâce à une épingle à nourrice. Mon tricot de corps n'avait plus de couleur, délavé par les intempéries. Lorsque tu me demandes de t'acheter des baskets à 100 dollars, je me dis : « mais c'est le prix de la dot de ta maman que je n'ai pas pu payer de sorte qu'aujourd'hui, nous ne sommes pas officiellement mariés ».

J'ai quitté mon pays, le Libéria, à l'âge de dix ans et je n'y suis jamais retourné.

Comme j'aurais aimé te raconter mon enfance, lorsqu'innocent et confiant, je me voyais grandir et mourir sur les terres de mes ancêtres. Je t'y voyais aussi. Jamais je ne nous aurais imaginés toi et moi conversant dans une langue qui n'est pas la nôtre. Comme toi j'ai été un garçon téméraire, je grimpais aux arbres, je pataugeais dans les marigots, chassant les grenouilles. Mais contrairement à toi, lorsque je désobéissais aux ordres, je recevais une correction physique. Fatigué de parler, cet outil d'éducation de notre monde trônait en bonne place dans la

maison paternelle et son souvenir suffisait à nous rappeler les règles de vie commune. Malheureusement, la correction, cette méthode, ta maman a voulu te l'appliquer ici au Québec et ton enseignante chargée de t'instruire et de te protéger a fait un signalement au Département de la Protection de la Jeunesse, la DPJ.

Signalement ! Ce mot qui devrait être enseigné à tous les parents dès leur arrivée !

Onze lettres qui vont bouleverser une famille, parfois au-delà des mers.



8 ZÉTOUNA. 17 ANS. RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE.

En 2019, nous avons foulé le sol de Montréal. Une grande famille élargie de 14 personnes en provenance de la Centrafrique. Ma petite famille nucléaire se composait de 4 personnes, ma mère, mes trois frères et moi. Mon père, lui, est décédé alors que j'avais 13 ans. Il avait eu cinq épouses, ma mère était la dernière. Elle vendait des boissons naturelles au marché. Lorsque la guerre a éclaté en Centrafrique en 2013, nous avons fui et nous sommes allées nous réfugier au Cameroun. Nous avons vécu 5 ans dans un camp de réfugiés, ensuite notre famille s'est installée à Yaoundé, la capitale. Nous habitons une petite maison dans un quartier pauvre de la banlieue. La vie était très difficile : ma mère faisait du petit commerce et nous recevions des vivres du Haut-commissariat des réfugiés. Nous allions à l'école du quartier, c'est ainsi que nous avons pu apprendre à lire et à écrire.

Le voyage pour le Canada était tout un émerveillement, même si, morte de peur, j'avais été malade pendant tout le vol. Tout était beau, grand, propre et organisé.

À Sherbrooke, nous sommes restés trois jours dans un motel et ensuite, nous avons emménagé dans un appartement sur la rue

Mc Gregor. Étant donné que nous parlions déjà assez bien le français, nous avons directement intégré les classes ordinaires. Ce fut très difficile, nous n'arrivions pas à suivre, nous ne comprenions pas toujours ce que l'on nous demandait et les autres élèves se moquaient de nous. À la maison, ma mère appliquait des règles très strictes. Il fallait demander la permission pour prendre un aliment au frigidaire, allumer la télévision ou sortir de la maison. Passé 18 heures, personne ne devait être dehors. Mes frères rouspétaient, mais obéissaient. Ma mère nous faisait un sermon tous les jours, nous demandant de faire ce qui est bien, utile et qui ne dérangeait pas les autres. Nous devons faire nos cinq prières quotidiennes, quelles que soient les circonstances.

Aujourd'hui, je vis toujours avec ma mère et mes frères. Je continue mon secondaire au Centre Saint-Michel. Contrairement à celle de certains des membres de ma famille, notre maison est propre et bien organisée. Tout se passe bien. D'après moi, la religion a joué un grand rôle dans notre intégration, car nous avons la peur de ma mère et celle de Dieu, qui est, comme on le dit, le commencement de la sagesse.



9 FILS EN PRISON.

Je suis Tracy

Du fond de ma cellule, je pleure

Cette chaleur familiale dont j'ai perdu le goût

Cette liberté pour laquelle je donnerais tout

Nous sommes partis pleins d'espoir

Rêvant de richesse et de gloire

Nous sommes arrivés dans ce pays plein de promesses

Et hélas, trop embrassé ses largesses

Tout était bien, tout était beau

Au loin de nous la misère et tous ses maux

Galère et vêtements en lambeaux

C'était le printemps, le renouveau

Nous avons oublié les lois

Ne voyant que les droits

Nous avons la foi

Fini le chemin de croix

Comme j'aimerais redevenir petit

Dans tes bras, me blottir

Comme lorsque tu consolais mes peines

Toi qui étais ma reine

Comme j'aimerais revenir en arrière

Et écouter tes prières

Comme j'aimerais revenir en arrière

Et écouter tes prières



10 INNA. MAROC.

Inna et sa femme Soumia arrivent du Maroc en 2003. Inna travaille comme ingénieur électronicien. Soumia s'inscrit en francisation. Elle est femme au foyer.

Leurs enfants, trois garçons et une fille naissent ici au Québec. Dès l'âge de trois ans, ils vont à la garderie. Les enfants naviguent donc entre la culture des parents : des musulmans pratiquants et la culture québécoise. Ils suivent l'enseignement coranique. L'aîné, Youssouf, alors âgé de 15 ans, a plusieurs amis avec qui il fait de nombreuses activités. Le père s'oppose à certaines sorties et l'adolescent à un moment se révolte. La mère par respect pour son mari n'ose intervenir.

Un jour, le conflit tourne à l'affrontement physique et des coups sont échangés. Les voisins appellent la police. L'intervention

se passe mal. Devant les deux agents, Inna menace son fils. Dans l'impossibilité de le calmer, les agents le menotent et l'amènent au poste de police. À son retour à la maison, il jure à son fils qu'il ne lui pardonnera jamais l'humiliation qu'il a subie. Inna refuse de collaborer. Il est hostile à la médiation et il refuse de rencontrer l'intervenante de la DPJ, chargée du dossier. En dehors du travail, il a toujours vécu dans sa communauté et ne connaît pas les lois, dont celles de la protection de la jeunesse.

La maman est sommée de se séparer de son conjoint si elle ne veut pas que les enfants soient placés. Prise entre l'écorce et l'arbre, elle fera le choix déchirant de garder ses enfants. Le père se retrouve seul. Il tombe malade et décède deux ans plus tard. Les enfants vivent toujours avec leur mère à Sherbrooke, dans les regrets et la culpabilité.





Avec la participation financière de :



Pour visionner les capsules vidéo des 10 scènes de Regards croisés, visitez :

www.baobabcafe.ca

Café Baobab, 2024